

PLAIDOYER POUR DES ESPACES DE PAROLE ET D'ÉCHANGE

Laurent BUSSET, psychologue, thérapeute de famille

La Campagne "L'Education donne de la Force" s'achève... Tout au long de l'année, nous avons eu l'occasion – et la chance! – d'entendre des spécialistes de la psychologie et de l'éducation s'exprimer à propos de ce qui constitue les bases d'une éducation saine et rappeler quels sont les besoins vitaux de l'enfant pour qu'il se développe de façon harmonieuse. Ils ont expliqué et rappelé aux parents les attitudes fondamentales qui permettent d'instaurer une relation constructive et confiante avec leurs enfants.

Notre association Couple et Famille a participé à cette campagne: nous avons d'une part animé dans des lieux comme les crèches et les associations de parents, une série de soirées-débats sur la question du passage de la vie en couple à une vie de famille, et ce que l'arrivée de l'enfant provoque comme bouleversements et remaniements dans la vie des nouveaux parents. Nous avons également proposé, dans le cadre des soirées à thème de la Maison de Quartier des Eaux-Vives, deux animations particulières. La première, sur le thème "Eduquer, pour... quoi?" avait pour visée de réfléchir aux

valeurs que nous souhaitons transmettre à nos enfants. La seconde, intitulée "Grandir, à quoi bon?", était une invitation à se mettre à la place des jeunes et voir ce qui pouvait les soutenir dans leur désir de grandir et entrer dans le monde des adultes.

Ces deux soirées ont donné lieu à de riches échanges dont on peut trouver le compte-rendu dans le journal de la Maison de Quartier des Eaux-Vives. Ce que j'aimerais retransmettre ici, ce sont quelques réflexions, et des convictions que ces soirées, mais aussi les consultations avec les couples et les parents, ont renforcées.

On entend dire parfois que les parents sont **démissionnaires**, qu'ils ne veulent plus assumer leur tâche éducative. Cela existe: il y a des gens irresponsables, il y a surtout des gens tellement envahis de préoccupations et d'angoisses qu'ils n'ont plus une capacité d'attention suffisante pour leurs enfants. Mais cela constitue une petite minorité: la plupart des parents que nous connaissons sont au contraire extrêmement préoccupés du bonheur de leurs enfants, soucieux de leur avenir, et désireux de leur donner le meilleur. Ils ne sont pas démissionnaires, ils sont plutôt **désemparés**.

Pourquoi désemparés? Les raisons en sont multiples, je n'évoquerai que celles qui m'apparaissent avec le plus d'évidence, et qui ont été déjà décrites par divers auteurs:

- Il n'y a plus de **consensus sur l'éducation**, de norme éducative véritablement partagée. Les pa-

rents sont pris entre toutes sortes de discours et d'injonctions contradictoires – entre ce qu'ils entendent de leur famille, de leurs proches et des spécialistes de la pédagogie et de l'éducation, ils ont de quoi douter! En ce sens, la campagne sur l'Education a été extrêmement bénéfique pour rappeler que l'éducation n'est pas quelque chose de compliqué, mais repose sur des principes très simples tels qu'écouter, prendre le temps, encourager, mettre des limites, etc... Pour les parents qui sont venus aux conférences, je pense que beaucoup ont découvert qu'ils faisaient de l'éducation naturellement, et sans le savoir!

- **La société a changé.** Les adultes d'aujourd'hui se sentent souvent dépassés face à un monde qui est profondément différent de celui qu'ils ont connus dans leur enfance. Du coup, ils se retrouvent démunis face à une tâche éducative essentielle, qui est, à partir de leur propre expérience, de décrypter pour leurs enfants le monde dans lequel ils vivent et lui donner du sens. Ils ont alors tendance à se sentir mauvais parents, car ne pouvant apporter de réponses claires et sécurisantes aux questions de leurs enfants.

- L'éducation ressemble à une patate brûlante que les adultes se renvoient les uns aux autres, car ils ne veulent en assumer la responsabilité tout seuls: ils ont bien raison, car l'éducation ne saurait être l'affaire des parents seuls (en tant qu'« éducateurs naturels », selon l'expression de Guy Aulsloos), ni des enseignants ou des éducateurs professionnels à qui

Suite, page 7

« On entend dire parfois que les parents sont démissionnaires... Ils sont plutôt désemparés »



elle serait déléguée : elle est véritablement "l'affaire de tous", et n'a de consistance que si elle est relayée par les adultes dans leur ensemble.

- Ce qui nous frappe dans les soirées-débats que nous animons ou dans les consultations parentales, c'est combien les parents sont **isolés** et ont le sentiment de porter seuls la charge éducative. Lorsque nous prenons le temps de les écouter et leur donnons l'occasion de réfléchir à leur relation à leurs enfants, nous pouvons constater qu'une grande majorité d'entre eux ont un "bon sens éducatif naturel", qui fait qu'ils savent au fond d'eux-mêmes ce qui est bon pour leur enfant : mais, face aux difficultés inhérentes à toute éducation, et sans l'appui d'une norme éducative partagée, ils se mettent à douter de ce que leur dit leur bon sens, et ne le retrouvent qu'en livrant leur expérience et la partageant avec d'autres. Ils retrouvent alors confiance en leurs compétences et se sentent reliés à d'autres personnes qui ont les mêmes soucis et les mêmes intérêts qu'eux.

Je fais donc ici un plaidoyer pour que les espaces de parole, d'échange et de réflexion pour les parents se développent.

Les parents ont certes besoin de spécialistes et de lieux de consultation lors de difficultés spécifiques : ils peuvent aujourd'hui facilement y avoir accès. Ils ont

aussi besoin des repères que peuvent leur apporter la psychologie et la pédagogie, pour mieux cerner la réalité et les besoins de leurs enfants : là aussi, la littérature ne manque pas, ni les exposés et les débats.

Mais je crois qu'aujourd'hui, ils ont besoin en priorité de lieux où ils puissent exprimer leurs soucis - sans culpabilité inutile, parce que ce qu'ils vivent fait partie des difficultés inhérentes à toute vie - et les partager avec d'autres. Ils n'ont pas forcément besoin de solutions à leurs problèmes, mais ils ont besoin de dire et d'être écoutés dans ce qu'ils vivent : et c'est dans la mesure où ils se sentent compris et soutenus, qu'ils peuvent s'ouvrir à la parole des autres, et s'enrichir de leur expérience.





INVITÉ POUR VOUS
DR. FRANCIS RITZ
Médecin-psychiatre
thérapeute de famille, superviseur

► **SOCIÉTÉ**

L'« ENFANT-ROI » : UN ENFANT DE L'HISTOIRE

propos recueillis par *Véronique HÄRING, psychologue, conseillère conjugale*

Comment définir l'« enfant-roi » sur le plan de son développement psychologique ?

L'« enfant-roi » est un enfant qui n'a pas accédé à la *position dépressive*, phase du développement de l'enfant décrite par la psychanalyste Mélanie KLEIN, qui correspond à l'apprentissage de la capacité à supporter de ne pas imposer sa volonté. Cet apprentissage s'effectue dans un cadre d'angoisse : l'enfant est confronté à la crainte d'être abandonné des bras du parent ou de ne plus l'avoir comme « calmant » à ses côtés. L'« enfant-roi » est donc un enfant qui, n'ayant pas appris à perdre, continue à chercher à imposer sa volonté. Le risque, bien connu aujourd'hui, c'est que cet « enfant-roi » devienne, en grandissant, un « enfant-tyran », rebelle, irrespectueux et non civilisé. On voit surtout le côté capricieux et agressif de l'« enfant-roi », mais ce que l'on connaît moins, c'est la grande fragilité de ce type d'enfant : n'ayant pas appris à plier, à survivre dans la frustration, et par conséquent, à faire avec les affects anxio-dépressifs, l'« enfant-roi » est en grande difficulté face à l'échec et sujet à la dépression. La phobie scolaire, par exemple, peut être le signe d'un effondrement anxio-dépressif face à un univers socio-scolaire qui n'est plus maîtrisable : soit parce que l'enfant n'arrive pas à imposer sa volonté à ses camarades, aux enseignants, soit parce qu'il ne réussit pas à maîtriser les matières comme il le vou-



drait, de manière toute-puissante, sans travailler. Face à l'échec, il est menacé par des affects dépressifs très forts, parce qu'il n'a pas appris à les supporter, et il se retire complètement.

Un « enfant-roi » est-il donc un enfant qui n'a pas fait le deuil de sa toute-puissance et qui n'a pas appris à se soumettre à une autorité au-dessus de lui ?

Absolument ! C'est un enfant qui n'a pas appris à perdre le pouvoir et le contrôle et qui n'a pas appris non plus qu'en perdant le pouvoir et le contrôle, on souffre, mais on ne meurt pas !

Une certaine proportion de frustrations dans l'éducation est-elle donc, non seulement naturelle,

mais aussi source de maturation pour l'enfant ?

Oui ! On ne peut pas grandir sans souffrir. C'est comme ça dans toutes les cultures, sauf la nôtre ! On est absolument novateurs, puisque nous sommes les seuls, en Occident, à avoir imaginé que l'enfant pouvait avoir la primauté sur la culture. Partout ailleurs, géographiquement et historiquement, la culture a la primauté sur l'enfant : l'enfant doit s'intégrer dans une culture, s'y soumettre pour devenir un membre de son groupe culturel. L'enfant peut avoir des privilèges pendant un certain temps comme l'enfant japonais, par exemple, qui vit comme un « enfant-roi » avec sa mère jusqu'à son entrée à l'école. Puis, une fois scolarisé, pour l'honneur de son nom, il doit adopter un comportement impeccable et obtenir des résultats magnifiques. Il subit une pression énorme de son groupe. Certains enfants ne résistent pas à cette pression. Le Japon est l'un des pays où il y a le plus de suicides d'enfants, mais, malgré cela, l'ordre culturel n'est pas remis en question. Le propre de l'Occident, au contraire, est que toute contrainte qui fait un peu souffrir l'enfant est questionnée et ce qui fait souffrir l'enfant peut être modifié et écarté.

« L'« enfant-roi » n'a pas appris qu'en perdant le pouvoir et le contrôle, on souffre, mais on ne meurt pas ! »



Comment en est-on arrivé, en Occident, à renverser cette primauté de la culture sur l'enfant ? D'où nous vient ce « droit » de questionner, de remettre en cause l'ordre culturel et l'autorité ?

Les années soixante marquent clairement un changement, en passant d'une éducation directive à une éducation non directive, non contraignante et non autoritaire. Mais on doit effectivement remonter par étapes près de 500 ans en arrière pour répondre à cette question.

L'Occident a vécu les deux Guerres mondiales, où l'autorité a été massivement discréditée. L'Etat s'est discrédité par ses abus de pouvoir. L'effet des totalitarismes est majeur, car les abus ont généré une suspicion de l'Etat et de la culture. A partir de ce moment-là, il n'y a plus de loi qui ne soit pas contestable. L'Etat abuse, donc la culture abuse ! L'Occident a aussi vécu la Révolution française. On a décapité le roi ; et Nietzsche a « tué » Dieu. La Révolution française est l'aboutissement du siècle des Lumières où l'ordre était déjà questionné. Voltaire, par exemple, est un personnage tout à fait représentatif, très critique vis-à-vis de l'église et de l'Etat. Soulignons qu'à Genève, patrie de Rousseau, on est au centre de l'individualisme. Selon Rousseau, l'enfant doit devenir un individu épanoui et non un sujet soumis à son groupe et à ses lois. La Suisse est aussi la patrie de grands réformateurs, comme Jean Calvin ou Ulrich Zwingli. Indiscutablement, la Réforme a été un moment clé dans l'accession à l'individualisme



L'Etat abuse donc la culture abuse!

occidental. Elle a enlevé tous les intermédiaires. Aujourd'hui, nous sommes imprégnés de protestantisme ! Pour le protestant, il n'y a plus de réparation par la confession et il n'y a plus d'intermédiaire, qui nous dit si nous nous comportons juste ou pas, comme pouvait le faire le curé, par exemple. On est libre de décider, mais on est aussi seul répondant devant Dieu. La Réforme a été préparée par les humanistes et pour remonter à

un personnage en lien avec la Suisse, je nommerais Erasme de Rotterdam, figure majeure de l'humanisme chrétien et qui a été

un des premiers à questionner la soumission à la théologie de Thomas d'Aquin. Le Moyen - Âge s'est clôt sur un système pyramidal, pyramide de l'empereur, du roi et de la féodalité d'une part, et pyramide du pape, des évêques et des prêtres d'autre part, avec un ordre théologique immuable, juste, imposé et transmis. Donc une verticalité absolue par opposition à l'horizontalité absolue d'aujourd'hui.

Après avoir décapité le roi et enlevé la féodalité, nous sommes devenus des citoyens égaux et libres devant Dieu, mais en fait, nous sommes face à la grande angoisse de la responsabilité de tous nos actes : c'est cela

que plusieurs auteurs mettent en lumière actuellement ! Je pense que nous avons vécu à crédit sur les bénéfices de la liberté, de l'individualisme et voici maintenant venir les intérêts de l'hypothèque de la responsabilité de ce même individualisme !

Quelles sont les conséquences de l'individualisme sur l'éducation ?

Une première conséquence de ce nouveau paradigme individualiste selon lequel « ce que je sens être juste est ce qui doit être vrai » est qu'il conduit, à mon avis, à un échec total dans l'éduca-

tion car, comme ce qu'on sent être juste, c'est que l'enfant soit épanoui, on satisfait, en priorité, son impérieux besoin. L'idée sous-jacente est que si l'enfant souffre, c'est probablement que l'autorité est mauvaise ! Mais l'enfant, lui, au départ, lutte simplement pour ne pas souffrir d'anxiété ou de frustration, celle, généralement, de ne pas avoir de contrôle sur son parent. Or, le parent pense que la souffrance de l'enfant est le signe qu'il est victime d'un abus de pouvoir : donc il enlève l'exigence. Le problème est que tant que tout pouvoir n'est vu que sous l'angle du soupçon, on élimine le pouvoir pour éviter l'abus. Il suffit de voir quand on veut punir un enfant de nos jours : d'abord, on le menace à multiples reprises avant de le punir, puis, finalement on le punit, l'enfant souffre... et la punition est allégée, si ce n'est carrément supprimée !

Une autre conséquence est que les parents doutent. Dans les cultures où les parents sont les porteurs, les éléments avancés de la culture, ils imposent leur autorité sans état d'âme puisque ce n'est pas leur choix propre, mais l'exigence du

« Nous avons vécu à crédit sur les bénéfices de l'individualisme et voici maintenant venir les intérêts de l'hypothèque de la responsabilité de ce même individualisme »

groupe culturel. Libres de décider et de fabriquer seuls ce qui est juste ou pas, les parents occidentaux sont facilement en proie au doute, ce qui les rend faibles devant

les tentatives de prise de pouvoir ou d'abus de pouvoir des enfants. L'enfant a un détecteur d'inconfort du parent et quand le parent doute, l'enfant le perçoit et tire à son avantage la situation. Il comprend vite comment sa souffrance lui confère un pouvoir sur ses parents et comment elle peut devenir un moyen de manipulation.

Aujourd'hui, les sujets et les questions autour de l'éducation remplissent les revues et les lieux de consultation comme s'il y avait un grand souci de faire juste ou plutôt une très grande peur de faire faux,



de ne pas être à la hauteur de cette mission éducative. Pourquoi la mission éducative suscite-t-elle tant d'intérêt, tant de souci ?

Anne-Catherine Pernot-Masson, pédopsychiatre et thérapeute de famille, affirme qu'aujourd'hui l'aboutissement suprême est de devenir parent. Mais, - et c'est très caractéristique de notre époque - il s'agit avant tout d'une « mission auto-attribuée d'éducation » : ce n'est plus un clan, une tribu, un village, un groupe religieux ou social qui éduque, c'est une mission individuelle. Devenir parent, c'est le dernier lien immuable. L'éternité, le couple, on n'y croit plus ! La culture et la civilisation, on en est désabusé ! L'économie, dans la société de consommation, on l'utilise, mais on la méprise ! Donc *la* mission ultime, c'est d'être parent et de réussir dans cette mission.

Les parents se sentent donc responsables du bonheur et du malheur de leurs enfants ?

Les parents sont face à une angoisse existentielle croissante face à leurs enfants, car s'ils sont libres d'éduquer comme ils le veulent, ils sont aussi des accusés potentiels, seuls responsables d'avoir mal éduqué leurs enfants. Au lieu de nous donner du confort, l'individualisme, en laissant l'individu seul répondant de ses actes, nous met dans une position de culpabilité qui écrase les individus, preuve en est le taux de dépressions qui culminent entre 40 et 50 ans. Les gens font des *burn out* ! Des *burn out* en tant que responsables de tout : de leur épanouissement, de leurs échecs, de leurs réussites....

« Je sens et je sais que faire du bien est le plus vrai bonheur que le coeur humain puisse goûter »

Et quand les choses vont mal, ils sont coupables. Une fois qu'ils atteignent la soixantaine, ils vont mieux. La pression se relâche.

L'accès à l'égalité entre tous, entre homme et femme, la liberté de choix, tous ces acquis de la modernité occidentale rendent donc la mission éducative plus pesante qu'avant ?

Avant, la femme pouvait dire « papa va te punir quand il va rentrer », parce que l'homme avait le pouvoir sur le groupe « mère - enfant ». Il en était le pourvoyeur de finances, de protection et il en était le responsable. On était dans une structure pyramidale, une structure d'inclusion. La femme s'est libérée de l'homme en termes de pouvoir sur elle, mais le problème, c'est qu'elle n'en était pas seulement victime, elle en était aussi bénéficiaire, à savoir que l'homme avait une fonction, dont il a été libéré aussi : celle d'« être responsable de ». Maintenant les femmes affirment : « Tu n'es pas d'accord avec la manière dont j'éduque mon enfant, je n'ai pas besoin de toi ! Je sais ce qui est juste ». L'homme n'a plus de fonction propre ou s'il a une fonction, c'est souvent en parallèle de la femme, mais ce n'est plus une fonction en inclusion. A l'époque, la culture donnait des privilèges à l'homme en termes de pouvoir, mais en échange de contraintes de rester à sa place et

« Le taux de dépression culmine entre 40 et 50 ans »

d'assumer sa fonction. Et ce que le mouvement féministe n'a probablement pas perçu ou mesuré, c'est qu'il abolissait non seulement les privilèges, mais aussi les obligations de l'homme qui permettaient à la culture de contraindre celui-ci à assumer son rôle. J'insiste sur ce point car cela me semble central : en échange du pouvoir sur les membres du groupe familial, l'homme se voyait contrôlé et contraint par le groupe social de tenir sa place et d'être à la hauteur, sinon un

représentant de cette société venait le corriger. Aujourd'hui, il n'assume plus cette fonction et les femmes, sachant souvent mieux que les hommes quand il faut donner le bain et comment il faut réviser les mathématiques, lorsque l'homme s'en mêle, s'énerve, perd patience, elles rétorquent : « laisse-moi faire, tu ne sais pas t'y prendre, tu abîmes le petit ! ». Et l'homme démissionne, ce qui est si souvent relevé actuellement ! Il est évident que la culture occidentale a déconstruit comme jamais aucune autre culture ne l'a fait et la destruction des rôles, non questionnée, a amené une totale confusion dont on est actuellement en train de payer le prix. Non pas que le féminisme soit mauvais, mais ce sont des changements dans la culture qui nécessitent des générations et des générations d'adaptation. On bouscule Darwin ! C'est la précipitation qui nous coûte si cher.

Quelles sont les perspectives d'avenir pour que les parents retrouvent un peu de sérénité dans l'exercice de leur autorité ?

Les modernistes pensent que nous sommes en transition, que nous allons encore améliorer le système en remplaçant la famille élargie par un groupe élu de gens qui partagent des valeurs communes, comme les groupes alternatifs, les associations, etc.... C'est ce que j'appelle le *néo-tribalisme*. Les optimistes pensent que ce groupe-là pourra soutenir mutuellement les parents pour leur permettre de tenir et d'exercer une certaine autorité : le père joue son rôle de son côté, la mère du sien, les beaux-pères, les belles-mères donnent des appuis et le groupe *néo-tribal* fait l'appoint. Les traditionalistes, dont je fais plutôt partie, pensent que ça ne suffira pas s'il n'y a pas des liens de contrainte dans les articulations entre ces sous-groupes pour limiter le tourisme d'appartenance - « je m'associe, je me dissocie, je ne m'y sens plus bien, donc je change... ». Je pense que l'on ne peut pas compter sur



un groupe, bénéficier de sa force rassurante et de sa protection si on n'accepte pas d'en subir aussi les contraintes et de s'y soumettre. Les modernistes parlent d'un nouveau contrat de couple, basé sur l'égalité parfaite et les droits de chacun. C'est une « épicerie du droit » dans le couple qui ne va jamais marcher à large échelle. L'égalité de valeur ne doit pas forcément amener une identité des rôles, même si c'est plus facile au niveau de l'égalité, car cela donne lieu à d'interminables comparaisons, sentiments d'injustice et marchandages, et favorise pour finir la démission de l'un des deux. Cette démission semble facile à pallier, car, les deux faisant la même chose, cela marchera donc tout aussi bien avec un seul parent, le conflit en moins. Selon moi, on a beaucoup plus de chances d'arriver à un équilibre si on rentre dans une philoso-

phie de soumission réciproque : d'une part une soumission à la mission d'éducation des enfants qui dépasse le consumérisme conjugal - « je suis avec mon, ma partenaire, pour mon plaisir tant que ça me convient, sinon je pars » -, soumission donc à la mission éducative, et partant, aux besoins de l'enfant - parce que je fais partie de ceux qui pensent que c'est mieux pour les enfants de vivre avec leurs deux parents -, et d'autre part, une soumission mutuelle, réciproque aux besoins de l'autre conjoint. Je pense que ce concept de soumission, qui est tabou, car tellement marqué par l'histoire de la domination masculine, ne peut pas être simplement écarté. Aujourd'hui, dans deux cas de séparation sur trois, la mère est seule en tant que parent permanent auprès de l'enfant. Etre parent seul, c'est très difficile! Le soutien du conjoint est important, pour échapper notamment au *burn out* éducatif. Mais pour bénéficier de ce soutien, il faut que

chacun se soumette aux besoins des autres.

En conclusion, les choses ont peut-être évolué trop vite. On ne reviendra cependant pas en arrière, mais il est utile de reprendre les valeurs nécessaires de l'Histoire pour pouvoir continuer à avancer constructivement, car, par contre, il me semble absolument indispensable de ne pas en rester au point actuel qui n'est pas viable à terme pour notre société.





► CONSEIL CONJUGAL

LE CONSEIL CONJUGAL ET L'ÉDUCATION

Monica DUCRET, conseillère conjugale

Les statistiques 2006 des entretiens de consultations conjugales comptabilisent **85%** des demandes provenant de couples ayant un ou plusieurs enfants. Les questions portant sur l'éducation occupent naturellement une place importante dans les entretiens.

La naissance du premier enfant constitue un temps fort pour tout un chacun. Pour le couple, c'est une période charnière qui chamboule en profondeur l'équilibre conjugal. Le duo passant au trio contraint le couple à rechercher un nouvel ajustement dans la relation. L'arrivée de l'enfant amène les nouveaux parents à revisiter, de manière inconsciente, leur propre enfance, faisant resurgir les joies et les peines propres à cette période de la vie. L'enfance façonne la vision du monde et donc le questionnement autour des valeurs à transmettre et du style parental. Etant donné la différence des vécus enfantins des partenaires, les frictions et confrontations sont nombreuses et nécessaires autour de ces thèmes-là.

L'identité « parent » est une nouvelle facette de notre personnalité, et là parfois surgissent des surprises. La théorie et les idées pré-conçues sur l'éducation font place à la prati-

que. A notre insu, nous constatons parfois des répétitions de la pratique de nos parents, même parfois celles qui nous faisaient tant souffrir.

Le thème de l'éducation comprend pour moi conseillère conjugale deux volets : l'éducation que nous donnons comme parent à nos enfants, et celle que nous-mêmes avons reçue par la génération précédente. Selon l'adage populaire : « on ne peut donner que ce que l'on a reçu », il devient important de visiter avec le couple leur enfance et l'éducation qu'ils ont reçue. Ces deux éléments me permettent de saisir le climat dans lequel ils ont grandi, quels furent leurs premiers modèles relationnels, les valeurs familiales reçues, quelle place et rôle ils ont eu dans la fratrie et dans le couple de leurs parents. En somme, je recherche toutes informations nécessaires à ma compréhension de leurs bagages social et rela-

tionnel issus des familles d'origine.

Les implications de nos familles d'origine sur nos manières de faire en matière d'éducation et de conjugalité sont importantes et la plupart du temps insoupçonnées. A travers nos enfants nous tentons inconsciemment de guérir les blessures de l'enfant que nous étions.

Par exemple, un homme ayant eu un père peu présent durant ses jeunes années peut, lorsqu'il devient père, devenir un « papa poule » envers ses propres enfants, quitte à mettre de côté son couple. L'inverse est également

« L'arrivée de l'enfant amène les nouveaux parents à revisiter, de manière inconsciente leur propre enfance »





possible, c'est-à-dire il peut adopter un comportement similaire à son propre père en se montrant peu investi auprès de ses enfants.

Du côté de la femme, si durant son enfance et surtout son adolescence, elle a le sentiment d'avoir dû beaucoup lutter avec ses parents afin d'affirmer sa personnalité et ses besoins différents des projets parentaux, elle voudra peut-être favoriser l'autonomie de ses enfants ou à l'inverse les garder proche d'elle comme l'ont fait ses parents.

L'exploration avec le couple de leur enfance et de l'éducation reçue me permet de faire des liens avec l'éducation qu'ils donnent à leurs propres enfants. Une éducation ressentie en tant qu'enfant comme autoritaire, empêche parfois de poser sereinement et clairement des règles et des limites aux enfants. Les

questions concernant les limites, la manière de les énoncer, par qui et quand, sont souvent au cœur des conflits du couple. Souvent les parents expriment leur crainte que l'enfant pourrait ne plus les aimer s'ils se montraient frustrants avec eux, comme s'ils étaient entrés dans un rapport de séduction avec eux en oubliant leur position dans la hiérarchie générationnelle et leur devoir de guidance. Les parents ont souvent de la peine à prendre conscience que pour grandir il faut aussi frustrer l'enfant. Tout lui donner dans l'immédiateté n'est pas un service rendu pour le futur relationnel et professionnel des enfants.

Par ailleurs, les enfants nous aiment pour ce que nous sommes, pas pour leur avoir tout donné et tout permis. Ensemble avec le couple nous discutons sur les rôles parentaux et leurs différences. La nature a bien fait les choses si on n'oublie pas que c'est la diversité qui est une richesse et non le monocolore et l'uniformité.



QUAND LES PARENTS VIVENT SÉPARÉMENT

Marie-Jo FAVEZ, médiatrice familiale

Si des parents ne vivent pas ensemble, c'est la plupart du temps la conséquence d'une rupture dans leur vie de couple : ils se sont quittés en tant que mari et femme (ou compagnons) et chacun vit désormais sa vie de son côté. Ils ne forment plus un couple mais restent, et resteront toujours, le papa et la maman des enfants qu'ils ont mis au monde et dont ils doivent assumer l'éducation.

Depuis leur séparation, ils ont pu constater que les questions concernant leurs enfants ont pris une autre dimension : il est devenu important de préciser qui fait quoi, qui décide de quoi, qui paie quoi, quelles sont les informations à se transmettre, etc... pour que chacun puisse assumer son rôle de père ou de mère tout en étant assuré-e de garder sa place auprès de son enfant, même dans l'absence.

Et il s'avère parfois très difficile, surtout dans les premiers temps de la séparation, de ne pas mélanger les émotions liées à la rupture du couple (la tristesse, les ressentiments, la culpabilité, la colère, peut-être un besoin de vengeance...) avec ce qui a trait au rôle de parent.

Pendant ce temps, les enfants sont fragilisés face à une décision qu'ils subissent : ils n'en sont pas responsables et il est important qu'ils le sachent. Ils ont besoin d'être rassurés, de savoir qu'ils sont aimés et de vérifier qu'ils peuvent garder un lien avec leurs deux parents et leurs familles respectives. Ils apprécient d'être tenus à l'écart des conflits et ils sont soulagés quand ils constatent que leurs parents se parlent à leur sujet : c'est la preuve qu'ils peuvent aimer leurs deux parents sans trahir ni l'un ni l'autre.

C'est pourquoi, dans l'intérêt de leurs enfants, l'idéal serait que les parents séparés arrivent à (re)constituer une « équipe parentale » capable de garantir un cadre sécurisant.

L'évolution de leur vocabulaire en serait



le signe : passant de « mon ex-... » (vocabulaire lié au couple) à « père de mes enfants » ou « mère de mes enfants » pour parler finalement de « mon co-parent ».

Qu'ils arrivent à reconnaître et respecter leurs compétences et les modes de vie propres à chacun tout en se rejoignant sur les valeurs essentielles et qu'ils maintiennent un dialogue suffisant basé sur le respect mutuel : cela leur permettra de collaborer voire de s'entraider dans les crises qui peuvent survenir (à l'adolescence, p.ex.).

Tout en gardant à l'esprit qu'éduquer des enfants n'est pas toujours facile et que ça provoque aussi des tensions entre des époux qui s'entendent bien.

Et si, par moments, la communication n'arrive plus à passer, il est toujours possible de prendre rendez-vous avec une médiatrice familiale pour tenter de renouer le dialogue.

Dans l'intérêt de leurs enfants, l'idéal serait que les parents séparés arrivent à (re)constituer une « équipe parentale »



▶ SPIRITUALITÉ D'ICI ET D'AILLEURS

LIBERTÉ ET ENGAGEMENT

Edmond GSCHWEND, prêtre, théologien

"Pour vous, qu'est-ce que la liberté" ? Posez la question au premier venu. La plupart du temps, il vous répondra spontanément : "C'est faire ce que je veux".

Jean-Claude Guillebaud, en effet, n'hésite pas à affirmer que "l'individualisme, cette *liberté hautement revendiquée*... cette indépendance magnifique... majesté principale du moi... est *la première des convictions modernes*... Je parle ici de l'autonomie de la personne, de la capacité qui est offerte aux hommes et aux femmes de s'émanciper des pesanteurs cléricales, villageoises, familiales, culturelles ; de s'affranchir des conformismes et des commandements du groupe ; de faire prévaloir cette extraordinaire autonomie du moi..." (Comment je suis redevenu chrétien p.67). Après cette constatation à laquelle chacun peut souscrire, notre auteur remarque cependant que "notre modernité a malheureusement contrefait, distordu, radicalisé à l'excès cette souveraineté originelle du moi en favorisant l'avènement d'un individu tellement ivre de lui-même qu'il ne se sent plus en dette avec la tradition ni même tributaire d'un lien, de relation généalogique et sociale qui a rendu son existence possible en tant que personne".

Le problème – comment concilier liberté individuelle et insertion dans la société – me semble bien posé et appelle-

rait de longs développements. Dans le cadre limité de cet article, quelques remarques et citations suffiront.

Le philosophe Lévinas rappelle une évidence : "Ma liberté n'a pas le dernier mot ; je ne suis pas seul".

Nous vivons en société et notre liberté s'arrête où commence celle des autres. Une évidence... et pourtant, il est souvent nécessaire de la rap-



Au plan individuel, c'est la question de l'engagement qui est fondamentale. En prenant des engagements - professionnel, politique, amoureux, religieux - je limite ma liberté. Comment l'accepter?

Naguère encore, c'est la notion de *devoir* qui semblait prioritaire. Le devoir : une sorte d'impératif absolu auquel il fallait absolument se soumettre sans demander de justification.

Avec l'affirmation de "la majesté principale du moi", cette réponse a perdu beau-

coup de sa force. Mais, il faut en être conscient, elle a été heureusement remplacée par la notion de *responsabilité* (je suis responsable de ma rose, a compris le Petit Prince, grâce à la leçon du renard).

La liberté apparaît dès lors comme un long et difficile apprentissage : *devenir consciemment* – c'est-à-dire en gardant notre "magnifique indépendance" (ou : liberté intérieure) – *responsable*.

En choisissant – et choisir, c'est forcément exclure – je ne perds pas ma liberté, je l'accomplis.

La liberté est fragile. On peut faire fausse route. La sacralisation du devoir – faire son devoir quitte à y laisser sa peau (je ne parle pas des cas extrêmes) – me semble une erreur. De même, (et c'est une question importante pour Couple et Famille), ne pas admettre l'échec d'un mariage et interdire un nouveau départ me semble indéfendable aujourd'hui. Sur ce sujet difficile, je renvoie à des études plus spécialisées.

Une pensée pour l'abbé Pierre servira de conclusion à ces quelques remarques disparates.

« La vie, c'est un peu de temps donné à des libertés pour – si tu veux – apprendre à aimer »

Abbé PIERRE